

Un « Billet » hebdomadaire pendant 44 ans et 10 mois

En 44 ans et 10 mois, Jacques Vaizy aura publié plus de 2.200 « Billets » en page une du « Progrès Saint-Affricain ». Bref retour sur une collaboration aussi longue que fraternelle.

Le Progrès : Comment vous est venue l'idée d'écrire un Billet hebdomadaire dans « Le Progrès » ?

Jacques Vaizy : C'était le jour de Noël (NDLR : 1961). Après le repas de midi, j'étais resté à table. Ma femme et les enfants étaient partis à Vêpres comme ça se faisait à l'époque dans mon petit village. J'étais tout seul. J'ai remué le feu, puis j'ai relu « Le Progrès » de la semaine et je me suis dit qu'il manquait quelque chose à ce journal pourtant très bien fait. Une rubrique que les lecteurs retrouveraient chaque semaine à la même place et qui parlerait de... n'importe quoi. De là m'est venue l'idée d'écrire un petit article. Au moment de signer, j'ai décidé de prendre un pseudo-

a eu un grand succès et plaisait beaucoup à Jean-Claude (NDLR : Aufrère, responsable de la rédaction du Progrès de 1979 à 2000, décédé le 18 juillet 2003). Voilà, j'ai réduit à deux.

Certains billets vous ont-ils valu de sévères critiques ?

Un en particulier, celui sur les chiens auxquels je trouve beaucoup de défauts. J'ai été maladroit. Je pouvais très bien prêter les propos à quelqu'un d'autre.

Depuis septembre 1982, votre billet s'est enrichi du dessin de Jeanny Vayssière.

Oui, le dessin de Jeanny est un très bel appoint et je crois que les lecteurs pouvaient se rendre compte qu'il y avait une espèce de connivence entre nous deux.

Quels messages avez-vous souhaité transmettre dans vos billets ?

L'amour du pays, l'amour de la nature, la simplicité de la vie loin de tout le confort quelquefois exagéré d'aujourd'hui.

*Propos recueillis
par Bruno AUFRERE*

nyme. J'ai écrit Vailhauzy, le nom de mon village, sur une feuille de papier. J'ai barré les lettres du milieu et ça a fait Vaizy. Pour accompagner, j'ai choisi un prénom un peu plat, celui de mon grand-père paternel.

Vous avez déposé votre premier Billet au journal sans vous faire connaître.

Oui, je voulais savoir si ça plaisait. Et puis, je suis un peu cachottier. Au bout de trois mois, je me suis dit, ça a assez duré et je suis allé à l'Imprimerie du Progrès, rue Michelet, apporter le billet de la semaine suivante. Les propriétaires du journal, André Calmels et Lucien Ramond, étaient contents de savoir enfin qui j'étais. Je les vois encore interloqués. Ils ne s'attendaient pas à moi.

Pendant plus de 44 ans, vous avez rendu chaque semaine un billet au « Progrès ». L'inspiration vous manquait-elle parfois ?

Quelquefois, mais je n'ai tout de même pas souvent été en panne. Le temps, un petit événement anodin auquel personne

n'avait fait attention, tout cela monté en épingle avec un peu d'humour quand c'était possible, ça faisait l'affaire. Et puis de nombreux amis ainsi que des lecteurs me faisaient des confidences. « *J'en ai une de bonne pour vous* », me disaient-ils.

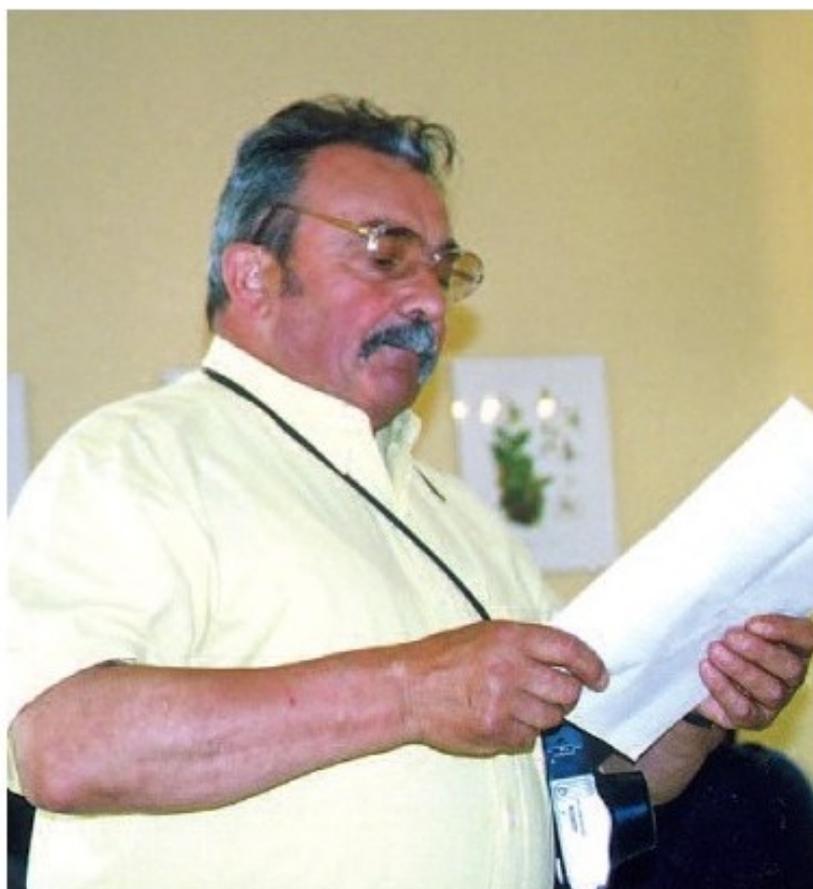
J'ai aussi recueilli de nombreuses anecdotes dans les cafés. Je pense d'ailleurs que les bistrotts sont la principale source d'inspiration de nombreux auteurs.

D'après vous, pourquoi « Le Billet » a-t-il eu autant de succès ?

Ce n'est pas à moi de répondre. Peut-être parce que je parlais de choses simples avec simplicité.

Parmi plus de 2.200 billets, si vous deviez en garder trois seulement, lesquels choisiriez-vous ?

Ce serait un déchirement d'avoir à choisir trois billets sur plus de 2.200. Cependant, je garderais « La Prière des quatre saisons » (NDLR : Un billet que l'on retrouve dans le superbe livre « Saisons en Sud-Aveyron ») et « Le Couteau d'Arnest » qui



Jacques Vaizy lisant un discours lors d'un repas avec les correspondants du « Progrès ».

« Parler du pays, faire revivre le temps passé »

Le 6 janvier 1962 paraissait en page une du « Progrès » le premier « Billet » de Jacques Vaizy.

Le 16 novembre 2006, l'auteur régional annonçait avec regret à ses milliers de lecteurs et lectrices qui appréciaient sa prose chaque semaine : *« J'ai retardé autant que j'ai pu ce moment, mais maintenant je dois me rendre à l'évidence : ma santé ne me permet pas de continuer ma collaboration au Progrès. »*

« Le Billet » continuera néanmoins de paraître quelque temps, sous forme de reprises, car comme la cigarette, c'est difficile, voire impossible pour certains, d'arrêter du jour au lendemain. Mais à la différence de la cigarette, « Le Billet » de Jacques Vaizy n'est pas néfaste pour la santé. Bien au contraire. On devrait même le déclarer d'utilité publique.

Le 4 janvier 2002, on titrait en page une du « Progrès » : Le Billet a 40 ans. A cette occasion, Jacques Vaizy écrivait : « Je compte, je recompte et je vérifie : le compte y est ! « Le Billet » fête aujourd'hui son 40e anniversaire. Ce n'est pas un événement de première grandeur, non ! Peut-être seulement un exemple de constance et de fidélité. A part cela, je n'ai guère de mérite car je n'ai fait que traduire sur le papier tout ce dont mon cœur et ma mémoire étaient pleins.

Le pays et ses gens y tiennent une grande place. Certains lecteurs ont pu regretter que ce soit le plus souvent le pays et les gens « d'avant ». Le modernisme n'y montre que le bout de l'oreille et c'est presque toujours pour y être mis en boîte. C'est vrai, je me méfie de lui. Trop arrogant, trop envahissant, trop froid. Si nous avions le temps, je pourrais vous dire à l'oreille tout ce qui, selon moi, « aurait pu rester à inventer ».

Par contre, de ce temps heureux dans lequel baigne volontiers ma pensée, émergent des personnages qui ne mourront pas tous : Arnest et son

couteau, Combemale le berger et d'autres, d'autres, gens simples et attachants liés à leur terre, « braves » et vrais.

Parvenu à ce point, je peux avoir la faiblesse de croire que j'ai atteint le but que je m'étais fixé en 1962 : écrire 2.000 Billets (nous n'y sommes pas mais peu s'en manque !) pour les lecteurs du Progrès, leur parler de leur pays, faire revivre le temps passé sans larmoyer parce que « ce n'est plus pareil ! », retrouver pour ne pas les oublier les récits, les anecdotes, les bonnes histoires, en inventer aussi pour faire joli dans le décor !

Les choses humbles et familières de notre petit coin de terre m'ont aidé à me faire connaître : un brin de friboule, un âne, un fénestrou, un toupi... J'ai toujours aimé les gens et les choses simples. J'ai toujours eu aussi beaucoup de respect pour mes lecteurs : j'aime de me faire bien comprendre. Quand j'ai écrit un Billet, je me mets à la place de ma mère qui n'était pas une intellectuelle, la pauvre ! et je j'aimerais pas qu'elle me demande : « Qu'est-ce que tu as voulu dire, là ? »



*Jacques Vaizy aimait partir en reportage avec son ami Jean-Claude Aufrère.
Sur cette photo, il est en compagnie de Maurice Astruc
au restaurant de Michel Bras, une bonne table paraît-il.*

Ma gratitude va surtout au « Progrès », cet ami qui a spontanément accepté de me laisser écrire dans ses colonnes tout (mais tout !) ce que je voulais même si, en de très rares occasions, j'allais faire tomber quelques quilles !

Quant aux lecteurs, dispersés dans le monde, qui tressent autour de moi une bien réconfortante

couronne, je les ai toujours trouvés admirables, élogieux quand il le fallait, critiques le cas échéant, en colère deux ou trois fois. J'ai toujours accepté les compliments sans complexe et les reproches sans rancune. La tolérance, apprise dans ma famille et sur les bancs de l'école, fait partie des principes qui guident ma vie. »



Jacques Vaizy dédicant un nouvel ouvrage dignement arrosé, comme de coutume, avec toute l'équipe du « Progrès ».

Un immense merci à Edouard Peyre

Grand merci Edouard, de nous avoir, par tes billets hebdomadaires, sur la Une du Progrès, instruits, amusés, distraits, en maintenant le contact, avec à la fois la vie actuelle et celle d'autrefois. Cela pendant plus de 40 ans.

Que de belles choses as-tu écrites. Que de vérités présentées avec un brin de malice et une pincée d'humour.

Toutes ces descriptions, méthodiques et minutieusement étudiées, des gens, des lieux, de la nature et les noms de tes personnages, des femmes,

des chemins, des villages supposés dans notre bel environnement saint-affricain, tous sortis de derrière les fagots, avec la meilleure fantaisie. Cela agrémenté de quelques mots de patois, incontournables dans la région pour être bien compris. Le tout reflétant parfaitement la vie dans le Saint-Affricain d'hier et d'aujourd'hui que tu nous a constamment fait revivre pendant près d'un demi-siècle.

Encore une fois, merci Edouard et meilleure santé à Jacques Vaizy.

Gaston JUTAND